

VENERIE

la chasse aux chiens courants





Rendez-vous de chasse à Montigny.

(Coll. : C. Hercy)

DANS LA NORMANDIE DU SIÈCLE DERNIER : L'ÉQUIPAGE BARDIN

**À mon grand-père, M. Gilbert Delamare,
sans lequel la vénerie me serait
aujourd'hui inconnue.**

M. Anatole Bardin était le fils d'un grand chasseur. Celui-ci, avant de quitter ce monde, envoya quérir plus d'une fois son fils, encore enfant, au beau milieu d'une classe, à la pension¹ Deshayes, pour chasser le lièvre à courre ensemble. Le digne homme estimait que pour tremper solidement un gars normand, il ne suffisait pas de lui inculquer de sérieuses notions de grec et de latin, mais qu'il fallait le rompre à ces exercices du grand air qui demandent de l'énergie, de la décision et de l'endurance. Quelques années passèrent. La II^e République n'était plus, un coup d'État avait refait de la France un Empire...

À vingt-et-un ans, il avait tant chassé le lièvre qu'il eut de plus nobles ambitions. Ainsi songea-t-il à courre le cerf. En 1861, il se porta acquéreur de quelques chiens qu'il mit en curée. Un de ses voisins Dévillois, M. Ange Lanfray, fervent disciple de Saint-Hubert, possédait lui aussi quelques chiens courants. Il n'hésita pas à les réunir avec ceux de M. Bardin. Ce jumelage donna le jour à une meute d'environ trente chiens, qui découpla au cours de la saison 1861-1862, fort des conseils et de l'expérience de M. Lanfray qui, devint le premier membre de ce jeune équipage. La première prise fut sûrement la

rieuse de toutes celles que connut ce bel et grand équipage. Le maître d'équipage était seul à cheval, il n'y avait pas encore de piqueux ; avec une ténacité digne de tous les éloges, après six mois de chasse, il força son premier cerf en mars 1862. Après ce succès tout personnel, M. Bardin offrit à son associé de la première heure, le bouton de son équipage embryonnaire, tête de loup en argent sur fond or, et il adopta une tenue : redingote vert forêt avec parements de velours vert clair, sans galons de vénerie, gilet de même couleur que les parements, culotte à côtes en drap noisette et bottes de vénerie.

* * *



M. A. Bardin, maître d'équipage.

(Coll. : C. Hercy)

Au cours de la saison suivante, l'équipage, pourvu simplement d'un valet de chiens à pied, inscrivit quatre cerfs au tableau ; aux incertitudes succédait un avenir prometteur. Le marquis de Chambray, offrit à M. Bardin deux couples de chiens parmi lesquels se trouvait le célèbre Condor, rapprocheur et chien de change exceptionnel ; une vingtaine de chiots naquirent de ces deux couples, incarnant ainsi l'espoir d'une race Chambray, déjà célèbre en Normandie.

Pour la saison 1863-1864 l'équipage s'était structuré. La Rosée qui auparavant avait fait office de valet de chiens au sein de l'équipage « Rallye Normandie », appartenant à la famille Firmin-Didot, passa en qualité de piqueux au service de M. Bardin. On découpla en octobre ; trois mois plus tard, une demi-douzaine de cerfs avaient été portée bas. On put compter doubler ce chiffre à la clôture de mars. Hélas, l'objectif ne fut pas atteint, la rage s'étant déclarée au chenil ; ainsi d'une part, la saison si brillante jusqu'alors fut perdue, et d'autre part, la meute décimée par ce fléau fut à reconstituer. M. Bardin était l'homme des décisions promptes. Il acheta des chiens dans les autres équipages français, pendant que La Rosée, envoyé en Grande-Bretagne recrutait quelques sujets pour compléter la meute. Celle-ci, composée d'éléments aux

origines si différentes, entra malgré tout en campagne pour la saison 1864-1865 et porta à dix le nombre de ses prises. Au cours de cette saison-là, l'équipage Bardin qui découplait en Forêt Verte prit un animal qui sur ses fins demeurerait terrible et faisait furieusement tête, au milieu de la mare Mésangère. La Rosée poussa son cheval à l'eau pour servir le cerf qui en chargeant défonça d'un coup d'andouiller le ventre de la jument, qui fut tuée, et blessa La Rosée à la cuisse.

Le mauvais sort avait été conjuré ; l'équipage effectua alors des progrès impressionnants. Ainsi, nous remarquons vingt-quatre cerfs au tableau pour la saison 1865-1866. Ce sont ces vingt-quatre prises qu'il maintint, en moyenne, jusqu'à la guerre de 1870, qui vint surprendre M. Bardin, et bien d'autres, dans le plein développement de son œuvre, au moment où il ajoutait à son propre élevage, à ses remontes chez le marquis de Vatismesnil et chez le vicomte d'Onsembray, quinze chiens de l'équipage Berryer qui chassait en forêt de La Londe. Aussitôt M. Bardin envoya les soixante chiens de sa meute à Saint-Paër-sur-Duclair. Puis, au lieu de la redingote de chasse, il endossa l'uniforme de défenseur de la patrie. Un devoir sacré dont il s'acquitta avec zèle, si l'on doit en croire son vieil ami M. Marcel Debons.

A présent, il n'y a plus d'Empire mais une drôle de République, la III^e, ayant à sa tête un conservateur de doctrine républicaine, Adolphe Thiers...

* * *

Au mois d'octobre 1871, M. Bardin reprit ses laisser-courre, toujours en compagnie de M. Lanfray, et chaque saison, l'équipage comptait ses deux douzaines de cerfs.

Cependant, M. Bardin accueillit parmi son équipage de nouveaux membres ; il en offrit le bouton à MM. Julien, Dougnac, Braquehais, A. et H. Lemarchand, Charmant, Assire, puis MM. Le Ber, J. et Ch. Lemaître, Robert, de Cauville, Fauquet, Debons, et enfin MM. Vausard, H. et M. Duchemin, d'Été, Lane, Demonchy, Caneaux, Delavigne, comte de La Rochefoucauld, comte de Bonneval.

Les années se suivirent régulièrement quant aux succès des chasses. M. Bardin donna à son équipage un second piqueux « Farfouillau » qui, en 1879, fut remplacé par « Trotty ». Huit ans plus tard, La Rosée quittait l'équipage auquel il avait appartenu pendant vingt-quatre saisons ! Ainsi donc « Trotty » fut promu premier piqueux en 1887. Cet homme de vénerie si expert, qui sut tant de fois mener la meute aux abois, fut un serviteur dévoué à M. Bardin auquel il demeura attaché pendant plus de vingt ans.

Dans le rôle si difficile et si ingrat de second piqueux, La Jeunesse, La Verdure et enfin La Branche se succédèrent.

* * *

L'équipage chassait régulièrement deux fois par semaine et l'on arriva ainsi au mois de mars 1884, où M. Bardin força son cinq-centième cerf. Il lui avait fallu vingt-deux années de constance et d'efforts pour atteindre un résultat qui devint plus aisé par la suite.

En effet, pour la série des cinq cents prises suivantes il ne fallut que seize ans. À cet égard, en toutes choses, ce sont les commencements qui furent pénibles et délicats ; aussi doit-on une reconnaissance infinie aux fondateurs d'une œuvre.

Au mois de janvier 1884, eut lieu le plus long laisser-courre connu dans les annales de l'équipage. Le cerf, après avoir traversé la Seine en face de la Bouille était remonté sur le plateau, et il ne fut servi qu'à cinq heures du matin, alors que les veneurs étaient aux trois-quarts fourbus.

Peu avant le mois de mars 1884, M. Bardin avait transféré son chenil de l'humide vallée de Déville pour les hauteurs plus saines de Montigny, en plein cœur de la belle forêt de Roumare, où il demeura jusqu'à la disparition de l'équipage. Cet endroit appelé « Les Blancs Hameaux » et qui aujourd'hui a été voué à l'exploitation immobilière, était au début de notre siècle, un charmant rendez-vous de chasse où les hôtes trouveraient toujours un gracieux accueil. Lorsque la saison était achevée, il n'était pas rare que les membres de l'équipage et leur famille, certains dimanches, retrouvent M. et Mme Bardin, dans leur propriété de Franqueville où tous furent toujours les bienvenus comme à Montigny. A partir de cette époque, l'équipage porta de vingt-quatre à trente, puis progressivement de trente à quarante, le nombre de ses prises. En 1896 deux fins de chasse peu fréquentes furent relatées : au mois d'octobre un dix-cors jeunement fut mis aux abois dans une cuisine au grand dam de son occupante. Fin février, un cerf ayant défoncé une trappe, était tombé dans une cave où il fut servi, non sans mal ! Lorsque s'ouvrit la saison 1899-1900, neuf cent soixante cerfs étaient inscrits dans les annales de l'équipage. Chacun fut d'avis que le moment était venu de franchir le nombre fatidique de mille ; on se mit au travail, en se surmenant un peu, dans la crainte de ne pas arriver au but ; on chassa tous les trois jours ; enfin le samedi 31 mars 1900, pour la clôture annuelle, l'équipage força non pas le millièème, comme beaucoup le crurent à l'époque et le croient encore aujourd'hui, mais le mille et unième cerf, par la bonne et belle meute de bâtards vendéens de M. Bardin.

Le véritable millièème cerf avait été servi au terme d'une chasse ayant eu lieu le lundi 26 mars 1900. Pour marquer cette première date, un vieil ami du maître d'équipage, M. Marcel Debons, en donnant l'accolade au vaillant veneur, lui avait remis un très joli bronze représentant un cerf et signé de Barye.

Mais cela ne fut qu'une préface et comme le conteur persan qui ne s'était pas arrêté avant la mille et unième nuit, ils voulurent faire bonne et ample mesure.

À cette occasion les membres de l'équipage offrirent à Trotty en souvenir du millièème cerf un bronze signé de Mène, représentant un combat de cerfs. Cette œuvre d'art, il me semble l'avoir vue, il y a de cela fort longtemps, à Contres dans le cadre d'un haut-lieu de la vénerie

française, le château de Cheverny. S'il n'y a pas d'erreur, ce bronze se trouvait sur un meuble dans le hall d'entrée à gauche du grand escalier ; mais de tout ceci je ne suis pas certain.

Mille et un cerfs forcés en trente-huit ans, voici l'œuvre qui fut accomplie par l'équipage de Roumare, un des premiers de Normandie, le troisième qui ait pu, en France après l'équipage du marquis de Chambray et celui du comte Alexandre de Boisgelin (1), écrire ces lignes sur son livre d'or. Enfin, le quatrième équipage qui put inscrire dans ses annales sa millièème prise, fut le rallye Bonnelles à Mme la duchesse d'Uzès, à la date du 26 octobre 1900, soit seize années après l'équipage du « Grand Chef », cinq ans après le rallye Puissaye et sept mois, jour pour jour, après l'équipage de M. Anatole Bardin.



(Coll. : G. Delamare)

Cela justifierait peut-être le fait que depuis les temps les plus reculés les auteurs cynégétiques aient, dans leurs ouvrages, toujours consacré un chapitre spécial à la vénerie normande. Ce fut « la méthode de chasse normande », ce furent les « chiens normands », ce fut, la trompe, « le Ton normand » que préconisèrent du Fouilloux en 1561, et Verrier de la Conterie deux siècles plus tard, en 1763. Il avait donc fallu

(1) Le millièème cerf du marquis de Chambray fut pris le 20 février 1884 en forêt de Senonches — voir Vénerie n° 70 —. Le rallye Puissaye, qui découpla dans les forêts de Beaumont-le-Roger, Conches et Broglie, fêta la prise de son millièème cerf le 25 novembre 1895.

à M. Bardin, pour parvenir au résultat obtenu, l'endurance, la volonté, la science, qui étaient l'apanage des grands seigneurs d'autrefois. On ne peut que le féliciter, vivant au début du XX^e siècle, d'en avoir eu toutes les qualités !

L'équipage de Roumare avait chassé un peu partout : en Roumare, en Forêt-Verte, en Lyons, en Brotonne, en Préaux, en Eawy, au Trait, et en d'autres lieux ; partout il alla de succès en succès.

M. Anatole Bardin était maître d'équipage, certes, mais il fut pendant près de quarante ans lieutenant de loupveterie ; pour l'exercice de cette fonction, il disposait d'un petit vautre composé d'une trentaine de chiens avec lesquels il prit plus de cinq cents sangliers. A ce sujet, son homologue pour l'arrondissement des Andelys se trouvait être l'un des plus fameux veneurs du siècle,

le comte Jean-Emmanuel-Hector Le Couteux de Canteleu.

La tenue de l'équipage fut modifiée à plusieurs reprises. Dans son aspect définitif, elle se présentait ainsi : redingote de drap vert forêt avec parements et retroussis en drap vert clair sans galons de vénerie pour les maîtres ; gilet de drap vert clair avec double galon de vénerie ; bouton tête de loup en argent sur fond or, avec une devise, que l'on devait à Mme Bardin au mois de février 1895 : « Toujours et Encore », figurant sur la jarrettière. Culotte à côtes de drap noisette et bottes Chantilly. Les devises n'étaient que quelques maximes de vénerie, quelques appels caractéristiques, propres à chaque équipage tels que : « Jusqu'au bout » à M. Luzarche d'Azay (Indre)

« Je tiens ferme » au baron d'Ailly (Loiret)
 « Partout j'en suis » au comte de Cornulier (Calvados)
 « Jamais de carabine » au marquis de Chambray (Eure)
 « Picard, Picqu'hardy ! » au comte de Brigode (Aisne) et au vicomte de Chézelles (Oise).

À propos du bouton décrit ci-dessus, il convient de savoir que la municipalité actuelle de Montigny, qui doit avoir connaissance du brillant passé cynégétique de cette localité, a repris le bouton de ce vieil équipage local afin d'orner les plaques portant le nom des rues de ce village ; un seul détail : on a substitué à la devise originale « Toujours et Encore », figurant sur la jarretière, celle de « Montigny ». Cela est rassurant de constater que certains élus locaux n'ont pas la mémoire trop courte et qu'ils participent, en l'occurrence, de façon bien insolite à perpétuer le souvenir d'une vénerie qui n'est plus.

Tous ceux qui eurent l'honneur de porter le bouton de l'équipage s'efforcèrent de seconder M. Bardin dans la mesure de leurs moyens ; parfois, ils montrèrent plus de zèle et de bonne volonté que d'expérience et de sang-froid, compromettant le bien-aller de la chasse par d'intempestives sonneries. Le maître d'équipage, toujours très indulgent, ne relevait ces erreurs que pour la forme et par de légères et amicales observations. Une mention particulière doit être faite à M. Robert Lane qui, élevé à très bonne école, sut remplir, le cas échéant, les fonctions de piqueux. Il y avait également les belles amazones, gracieuses dames intrépides, parmi lesquelles on pouvait reconnaître la marquise de Corn, Mme Robert Lane, fille de M. et Mme Bardin, la comtesse de La Rochefoucauld ainsi que les invités des chasses ; tant de brillants, vaillants et aimables officiers dont le commandant de Sainte-Marie qui, depuis 1873, suivait les laisser-courre de l'équipage Bardin. Ce dernier promu au grade de lieutenant-colonel dut quitter, à regret, cet équipage au terme de la saison 1899-1900. Ce fut également à son talent de musicien que l'ont dû cette fanfare totalement méconnue « Le Millième cerf » dédiée, paroles et musique, à M. Bardin.

« Aux chiens — Écoutez ! Bardin
 [vient d'appeler.
 Fort bien, Robert Lane fera
 [découpler.
 Derrière Mortemer, la meute
 [s'élance ;
 Au galop de près suivent en
 [confiance :

Dames jolies, brillants officiers,
 Puis du bouton, les fins cavaliers,
 Robert, Debons, Delavigne,
 [Caneaux,
 Duchemin, Bonneval,
 [La Rochefoucauld.
 Je revois aussi l'aimable figure
 De l'ami Le Ber qui passe en
 [voiture ;
 Au gai bien-aller qui là-bas résonne,
 Je reconnais le ton de Brotonne.
 Mais qui donc court avec tant de
 [grâce
 Et d'un pied léger franchit l'espace ?
 C'est un jeune et charmant docteur
 Qui d'Achille eût été vainqueur.
 Hallali ! mes beaux ! Le cerf a fait
 [tête,



Trotty, premier piqueux. (Coll. : C. Hercy)

Pour le servir le Maître s'apprête.
 Glorieuse et grande sera cette page,
 Au livre d'or du bel équipage.
 Prions, Messieurs, le grand Saint-
 [Hubert,
 Qu'il ait toujours en sa protection
 Celui qui l'honore et si bien le sert
 Avec tant de zèle, tant de passion.
 Je lève mon verre, à vous,
 [Mesdames,
 Et suis heureux de vous remercier
 Du gracieux accueil que nous
 [trouvâmes
 À Montigny, sol hospitalier !
 Et ceux de nous qui dans l'avenir,

De ce pays quitteront le séjour,
 Pour en rappeler le doux souvenir
 Chanteront le refrain de ce jour :
 Allons, mes amis, gaiement à
 [Roumare,
 Du millième cerf fêter la prise.
 Du Maître aimé, sonnons la fanfare,
 « Toujours-Encore », suivons la
 [devise. »
 En outre, il écrivit sur la musique du
 « Millième cerf » les paroles de la
 fanfare « Le Onze Centième cerf »
 qui ne fut de circonstance que trois
 ans après, le samedi 31 janvier
 1903 :
 Mais le Maître a dit, nous quittant le
 [soir :
 « Si la fête est pour moi, la vôtre je
 [veux !
 Donc au cent prochain ici même, en
 [ces lieux,
 A mes côtés, il faut de nouveau vous
 [asseoir.
 De nos laisser-courre nous
 [reparlerons,
 Puis, d'un cœur fidèle, tous nous
 [offrirons
 Les fleurs du regret aux amis
 [absents,
 A nos chers bébés les fleurs du
 [printemps ! »
 Et voilà pourquoi j'ai quitté l'Anjou,
 Pour aussi venir au gai rendez-vous,
 Et comme toute absence exige une
 [raison,
 Je fis inscrire sur ma permission :
 Eh ! mon colonel, je vais à Roumare
 Du Onze centième pour fêter la
 [prise,
 Et d'un Maître aimé sonner la
 [fanfare.
 « Toujours et Encore » : Telle est sa
 [devise !

Par Jupiter son père, Diane déesse
 de la chasse, est sœur de Mars, dieu
 de la guerre. Ainsi quoi de plus
 banal en effet que de voir des offi-
 ciers à la chasse !
 J'en retrouve une preuve certaine
 dans cette maxime du populaire
 Henri IV, rude chasseur et magnifi-
 que soldat : « Veneurs en selle, tous
 bons compagnons de guerre ». La
 chasse à courre, avec ses longues
 chevauchées à travers tous pays, ses
 changes et ses indices, était un mer-
 veilleux entraînement pour les cava-
 liers et les chevaux du régiment du
 6^e Chasseurs, à la tête duquel se
 trouvait le colonel Duhesme, qui
 continuait la tradition de leur prédé-
 cesseur, le 12^e Chasseur.

* * *

Revenons à cette journée du 31
 mars 1900. Jamais la vieille forêt de
 Roumare n'avait été, depuis long-
 temps, à semblable fête. De Mon-
 tigny à Saint-Pierre-de-Manneville,

l'équipage Bardin et son millième cerf étaient le grand sujet du moment. Celui-ci faisait oublier l'équipage « Rallye Normandie » avec sa tenue bleue à parements de velours bleu foncé et sa devise « Saint-Hubert aidant », ou l'équipage de M. de Vatismesnil, dans le Vexin, avec sa redingote bleue à parements amaranthe et dont la devise se traduisait par un jeu de mot amusant : « Tout à l'Eure » !

L'équipage de Roumare ravit également la vedette au Rallye-Puisaye à M. de Boisgelin dont la tenue verte à parements rouges hantait les sous-bois de Beaumont-le-Roger. Il en fut de même pour les équipages de M. de Bauffres pour le sanglier et sa devise « Rallye Duguesclin », celui de M. de Valanglart, celui du Rallye Guerche, dont le maître d'équipage était M. Léon Malfilâtre, celui de Paul Labitte dans l'Eure, avec sa devise : « A moi Saint-Hubert ». Cette dernière ne lui était pas particulière, car « A moi Saint-Hubert » fut également la devise du marquis de Perthuis et de M. Hersat du Buron.

Au terme de cette saison 1900, on oublia aussi quelque peu l'équipage de M. Guillaume Laveissière, neveu de M. Bardin, qui découplait en Brotonne ; le vautrait de MM. Prat et Le Prévost de la Moissonnière, souche de l'actuel Rallye Roumare (2), qui chassait alors régulièrement en Brotonne et pour finir l'équipage Chamont et Degoy, qui découplait dans la voie du chevreuil en Rouvray.

Parmi tous ces équipages normands, aucun ne suscitait l'attention en cette fin mars. Tous les regards, toutes les conversations étaient tournées vers le carrefour du Chêne à Leux. La journée ne fut pas entamée sous les meilleurs auspices : « Rien au rapport ! » Malgré cela, on se mit en marche pour l'endroit du rendez-vous, où se trouvait jadis le vieil arbre historique de la forêt de Roumare, et pour lequel la légende veut que Louis IX vint y rendre la justice. Enfant, j'ai ouï dire qu'une branche de ce vénérable chêne était conservée à la mairie d'Eu, est-ce vrai ? Là, se retrouvèrent tous les invités de Rouen, venus par tous les moyens de transport possibles. Il y eut plus

(2) Le célèbre bouton en argent massif, frappé de la devise « Sanglier prends garde », a un siècle d'existence. En effet, le Rallye Roumare a fêté son centenaire, le 12 juin 1988. Ce fut l'occasion d'une manifestation joyeuse et amicale dans le cadre de son chenil, aux Essarts d'Ardouval.



Rendez-vous du 31 mars 1900.

(Coll. : G. Delamare)

de cent-soixante-quinze cavaliers, un véritable escadron d'habits rouges « selected », de dolmans bleu ciel à brandebourgs d'argent, les amazones montées sur de beaux chevaux fringants ; des breaks qui, par les larges routes de la forêt, emportèrent de nombreux amateurs ; puis l'armée innombrable des bicyclistes et les inévitables voitures automobiles, qui mêlèrent leurs « teufs-teufs » aux sonneries des trompes de chasse. De braves bourgeois qui, en temps ordinaire se contentaient d'abattre quelque lièvre... au gîte, furent là également et comptèrent bien s'offrir pédestrement les émotions d'un halali mouvementé. Pendant toute la journée, ils battirent les sentes forestières, se guidant au son des trompes, pour tâcher d'apercevoir le cerf se dérobant par quelque allée. Ils ne virent rien. Mais ils ne perdirent pas leur journée passée au bon air. Le Journal de Rouen avait même dépêché sur place l'un de ses chroniqueurs à la plume alerte, M. Georges Dubosc, dont l'article très documenté parut à la date du dimanche 8 avril 1900.

Pendant deux heures, l'on foula plusieurs enceintes afin d'attaquer à la billebaude. Enfin sous les sapins de la Côte-à-l'Âne, près de Genetey, une harde de douze animaux, dont deux daguets, fut aperçue. On fit découpler les rapprocheurs, puis un daguet se déharda. Rapidement il prit son parti, et descendit vers les fonds de Quevillon, pour revenir sur les Éthis. L'animal filait bon train. Ce ne fut qu'après un rapproché de cinquante-cinq minutes qu'on put les arrêter. On mit la meute à la voie,

les veneurs rendirent la main aux chevaux, et partirent derrière la meute de bâtards vendéens. L'animal avait regagné les fonds de Quevillon, remonté en direction de la Côte-à-l'Âne vers son enceinte d'attaque. Après un contre, il revint dans les fonds de Quevillon, on le revit une nouvelle fois sous les grands chênes du plateau des Éthis se dirigeant vers la route au Blaireau. On le vit à l'ouvrage traversant la route au Chevreuil puis celle reliant Cantelieu à la Bouille. Il passa au carrefour du Hêtre-des-Gardes, et de là il entra aux bois de sapins de Dieppedalle, tout en longeant les roches de la haute falaise crayeuse qui dominait La Seine. Tous les veneurs estimèrent que l'on servirait l'animal de chasse au bas des roches, et tout l'équipage descendit rapidement par les chemins les plus courts jusqu'au Val-de-la-Haye. Certains empruntèrent la route au Dessin, ou la route au Rossignol ; d'autres la cavée de Biessart. Les plus courageux poussèrent jusqu'au carrefour de la Martel afin d'emprunter la route du Val-de-la-Haye. Là, rien. Veneurs, cavaliers et suiveurs eurent beau regarder le nez en l'air. Rien, absolument rien. En réalité, après avoir doublé ses voies, le daguet était rentré en forêt, la meute lui soufflant au poil ; il se remit alors à longer les roches, cherchant un chemin qui lui permit de battre l'eau dans la Seine. Il fut alors hallali courant très vite puis il se précipita du sommet des roches, et tomba d'une hauteur de cinquante mètres, entre la cavée de Dieppedalle et Biessart. Pour aussi émouvant qu'il fut, l'incident n'était pas



Combat de cerfs par Mène. Souvenir du millième cerf, offert à Trotty par les membres de l'équipage.

(Coll. : C. Hercy)

rare. Les annales de l'équipage Bardin nous le démontrent s'il en est besoin. Un jour, un cerf tomba ainsi entre la falaise taillée à pic et le mur du couvent des Pénitents de Sainte-Barbe.

Il y eut à peine la place pour pouvoir l'enlever. Lors d'une autre chasse, le cerf emmena dans sa chute suicidaire sept chiens. Cinq furent tués sur le coup ; deux autres furent sauvés. Trois jours après, ils rentraient en effet en meute.

Les abois à proximité des roches furent de tous temps la hantise des maîtres d'équipage qui vinrent courre le cerf en Roumare, ce fait expliquant d'ailleurs en partie la raison pour laquelle en 1972 il fut décidé avec sagesse de ne plus découpler en Roumare devenue définitivement impraticable pour la vénerie à cause de l'extension de la ville de Rouen et de ses industries.

Dans cette chasse du mille et unième cerf, l'on assista à un spectacle pittoresque. La curée se fit au Hêtre-des-Gardes à la lueur des flambeaux et des grands feux de bruyères et de fougères. Les Honneurs furent faits à Mme Bardin. L'équipage de Roumare était au complet, celui de Brotonne était représenté par M. Laveissière bien sûr mais aussi par MM. Guérot, Davey, et Fauquet, puis de

nombreux invités et officiers, parmi lesquels on put remarquer le commandant Baratier, membre de la mission Marchand.

Tout le monde se sépara au son de la fanfare « Le Millième Cerf ». Les membres de l'équipage et les amis de M. Anatole Bardin se réunirent, en un banquet donné à l'Hôtel de France, qui de nos jours n'existe plus, le jeudi 5 avril 1900, à sept heures et demie du soir, pour le maître d'équipage. On présenta la statue de marbre blanc sur un piédestal de marbre griotte, la « Diane » chef-d'œuvre du sculpteur Lançon, Grand prix de Rome, et Officier de la Légion d'Honneur. Sur le socle on pouvait lire :

A Monsieur A. Bardin
Les Membres de son Équipage :
MM. R. Le Ber, G. Robert,
M. Debons, H. Duchemin, R. Lane,
C. Demonchy, A. Caneaux,
M. Duchemin, R. Delavigne,
comte X. de La Rochefoucauld,
comte J. de Bonneval
et ses amis.
Mars 1900.

Bien que son nom ne figurât pas sur cette plaque, S.A.R. Monseigneur le duc de Chartres fut l'un des souscripteurs. Cette Diane, « tendant de ses bras l'arc » fit merveille dans le châ-

teau de Médine, qui fut le fief d'une vieille famille de noblesse espagnole établie en 1550 en Normandie, et qui devint la propriété de M. Bardin. « Je vous invite, à mon tour, Messieurs, à fêter, dans un autre banquet, la prise du onze centième cerf, et j'ai l'espoir qu'aucun de nous ne manquera à l'appel ! »

Ainsi se terminait, aux applaudissements des convives, un toast porté par M. Anatole Bardin, le 5 avril 1900.

* * *

Un peu moins de trois années avaient passé depuis la prise du millième cerf, et ces trois saisons de chasse avaient suffi à l'habile veneur. Le onze centième cerf fut servi le 31 janvier 1903, en Roumare, deux mois avant la clôture annuelle ! A cette date, en effet, rendez-vous fut donné au Hêtre-des-Gardes par M. Bardin. On était venu en foule à Roumare, de Rouen, de Paris, et même du Mans et d'Angers. Le Livre des Chasses de M. Bardin relata ainsi le laisser-courre :

« Samedi 31 janvier 1903. Devant M. et Mme Bardin et les membres de son équipage ; rendez-vous au Hêtre-des-Gardes. On frappe aux branches dans le Petit-Charme, où

les rapprocheurs lancent deux daguets. L'un se sépare, sur lequel on découple dans les Vormiers. L'animal prend son parti par les mares Grand-Camp, traverse les taillis du Petit-Charme, saute à la ligne Unique, saute la route des Dames, monte aux Éthis, se fait randonner dans les tailles de la mare des Saules, rebat son contre par les Éthis et rentre hallali courant dans les taillis du Val-Quindeuil, prend l'eau à la mare des Grès, où il est porté bas par les chiens, après deux heures de chasse.

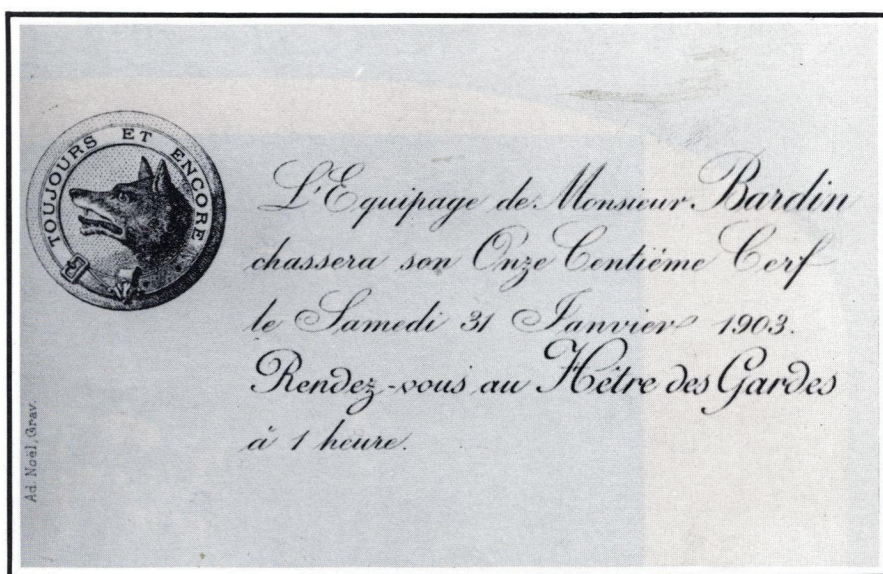
Laisser-courre par Trotty.

Les Honneurs à la marquise de Bonneval, douairière. »

Vers cinq heures, chacun prit congé de Mme Bardin et du maître d'équipage. Celui-ci avait tenu sa promesse du 5 avril 1900 : le onze centième cerf avait été porté bas par ses bâtards vendéens.

La fête, dans un autre genre, s'acheva, le soir-même, dans les salons de l'Hôtel de France, à Rouen. Un dîner figurait d'abord au programme de cette fin journée. Autour de la table d'honneur, présidée par Mme Bardin et son mari, rayonnaient dix petites tables, autour desquelles se trouvait notamment M. le duc de Polignac, qui possédait une grande propriété en lisière de forêt à Saint-Jean-du-Cardonnet, le vicomte R. de Valon, M. Level Inspecteur des forêts, M. Sanson Inspecteur-adjoint des forêts.

Cent-cinquante invités avaient répondu, avec empressement, à un attrayant appel. Le dîner fut gai ; un orchestre de Tsiganes interrompait, d'instant en instant, le bruit des causeries joyeuses. Les trompes ne pou-



(Coll. : C. Hercy)

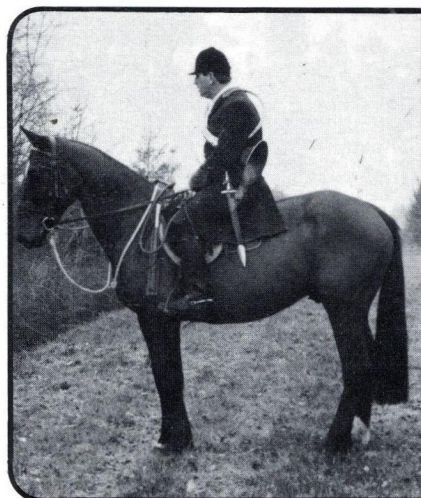
vaient manquer d'être de la partie. La société « Rallye-Rouennaise » rappelait, à son tour, aux veneurs des airs familiers. Puis les toasts se succédèrent. Enfin M. Bardin, très ému, répondit. Les toasts terminés, le temps de brûler un cigare passait vite, et les Tsiganes se firent entendre à nouveau, un bal s'ouvrit. Trois-cents personnes furent bientôt réunies dans les salons. Vers une heure du matin, un magnifique cotillon commença. Par une heureuse inspiration, les figures, parfaitement réglées, empruntèrent aux choses de vénerie des accessoires appropriés, de la façon la plus originale, à la circonstance. Un souper assis termina, vers quatre heures du matin, cette superbe soirée, un vrai succès comme la fête tout entière.

Les invités s'éloignèrent à regret, emportant un durable souvenir du brillant accueil que leur avaient réservé le sympathique maître d'équipage et Mme Anatole Bardin.

* * *

Cet équipage de grande vénerie disparut avant que n'éclatât la première Guerre mondiale. Cependant quant à la date, à l'année, et aux raisons de cette démonte, on demeure aujourd'hui encore dans la circonspection la plus totale. Mais l'essentiel est que la pérennité de cette œuvre cynégétique soit assurée, au travers d'équipages haut-normands plus récents, dont certains jouissent déjà d'une fort belle histoire.

Christophe Hercy



La Forestière

LA BOUTIQUE DU VENEUR

Accessoires pour veneurs :

gants - bas - cravates - fouets
pantalons - demi Saumur - gilets sur mesure

33, rue Godot de Mauroy - 75009 PARIS
Tél. : (1) 47.42.24.52